LA TRADUCTION DANS LA PRESSE CULTURELLE. UNE ÉTUDE CONTRASTIVE : FRANCE, ÉTATS-UNIS, ROYAUME-UNI

Enrico MONTI[1]

Abstract: The treatment of translation in the cultural press offers a few insights into the reception of translated literature in any given country. This paper sets out to analyze the impact of translated works in three major literary supplements: *The New York Times Book Review* in the United States, the*Times Literary Supplement* in the United Kingdom, and *Le Monde des livres* in France. The paper offers a mostly qualitative analysis of such corpus, stretching over the first 4 months of 2016. Dealing with issues of visibility and translation criticism, it provides an overview of analogies and differences in the treatment of translated literature within these 3 countries.

Keywords: book-review, criticism, reception, visibility, translated literature

Cette étude se propose d'analyser le traitement de la traduction dans la presse culturelle et d'en tirer des considérations sur la réception de la littérature traduite dans un pays donné. Les pays en question sont les États-Unis, le Royaume-Uni et la France. Cette étude fait suite à une étude analogue que nous avions publiée en 2013 sur un corpus trilingue (France, Italie et États-Unis). Par rapport à cette étude, il y a eu une variation dans le corpus (avec le Royaume-Uni qui remplace l'Italie) et une variation dans l'approche, qui était plutôt quantitative-bibliométrique dans notre première étude, et plutôt qualitative en ce cas. Ce qui n'empêche d'établir des parallèles entre les données récoltées en 2013 et aujourd'hui, comme nous essayerons de le faire.

Notre étude s'insère dans le cadre des études de réception de traductions, touchant à des questions, très débattues, telles la visibilité de la traduction (Venuti 1995) et la position de la littérature traduite dans un polysystème littéraire donné (Even-Zohar 1979). Des questions de critique des traductions (*translation quality assessment*) sont également abordées, même si cette étude révèle plutôt l'écart entre les paradigmes proposés et/ou souhaités par les chercheurs pour une analyse critique des traductions, et le genre d'analyse sommaire qu'on retrouve le plus souvent dans des revues littéraires.

Le corpus

Le corpus de cette étude se compose de suppléments à trois quotidiens illustres : *The New York Times Book Review* aux États-Unis, *le Times Literary supplement* au Royaume-Uni et *Le Monde des livres* en France.

[1] Université Haute Alsace, Mulhouse, France; enrico.monti@uha.fr

BDD-A25263 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:39 UTC)

Créé en 1895, le *New York Times Book Review (*dorénavant *NYTBR*) est le plus ancien de trois suppléments examinés. Actuellement dirigé par Pamela Paul, il est associé à la très riche édition du dimanche du quotidien, mais il est également vendu indépendamment du quotidien.

Le *Times Literary Supplement* (dorénavant *TLS*) a démarré ses publications en 1902 comme supplément du dimanche, lui aussi, du quotidien *The Times*, mais est devenu quelques années plus tard, en 1914, une publication à part entière, tout en gardant son ancien statut de « supplément » dans le titre. Si l'on croit à la présentation disponible sur le site de la revue, il s'agirait du « world's leading international literary journal », même s'ils concèdent dans leur présentation que : « We may not always have got it right – see, for example, some of the spectacular misjudgements of earlier years, on Eliot's *Prufrock*, or Joyce's *Ulysses*. »[2] Mais ils tiennent à préciser que, tout compte fait, les évaluations correctes l'ont largement emporté sur ces quelques erreurs de jugement et effectivement le *TLS* jouit d'une bonne réputation tant au Royaume-Uni qu'à l'international.

Le Monde des Livres (dorénavant *MdL*) est associé à l'édition du vendredi du journal *Le Monde*. Fondé en 1944 et actuellement dirigé par Jean Birnbaum, le supplément consiste d'un fascicule associé au journal, qui ne peut pas être acheté séparément.

Le choix de ces trois suppléments est déterminé par une certaine similarité d'approche, qui peut faciliter une étude de type contrastive. Ils sont tous les trois associés à des journaux avec une tradition importante (*New York Times*, *The Times*, *Le Monde*), qui sont devenus dans le temps de véritables institutions dans leur pays. Tous les trois ont une approche assez institutionnelle et ils s'adressent à un public cultivé, qui a fait des études supérieures et qui se compose des lecteurs assez forts, dont souvent l'élite intellectuelle des pays respectifs et les professionnels de l'édition ou des lettres.

Ces quelques similarités dans l'approche n'empêchent pas de retrouver quelques différences parmi ces trois suppléments, notamment au niveau de la taille et du nombre de comptes-rendus, qui peuvent avoir un impact sur la nature de ces textes et, par conséquent, sur l'espace que la traduction y occupe. Dans le *NYTBR* les comptes-rendus sont généralement longs (1000-1500 mots) et en nombre de 10-15 par numéro, à côté de quelques notices très brèves de nouveaux livres de poche (une page du supplément, pour 8-10 livres recensés). La littérature (ou mieux la *fiction*) représente un peu plus de la moitié du total des comptes-rendus, le reste étant composé d'ouvrages de non-fiction. Le supplément compte 30-35 pages en moyenne.

Le *TLS* accueille environ 30 comptes-rendus par numéro, tous domaines confondus (littérature, art, histoire, philosophie). La littérature

[2] Voir la présentation du supplément sur son site Internet : http://www.the-tls.co.uk/about-the-tls/ (consulté le 15/11/2016)

BDD-A25263 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:39 UTC)

représente environ un tiers du total, avec une dizaine d'articles par numéro. On y retrouve en majorité des comptes-rendus longs (1500-2500 mots), qui occupent toute une page, voire deux pages, et une minorité de comptes-rendus d'une demi-page. Le *TLS* compte en moyenne 30 pages.

Dans le *MdL*[3] les comptes-rendus sont plus brefs : les plus longs se situent au-dessous de 1000 mots, à quelques exceptions près, et on retrouve également des petites notices de 100-200 mots. Le supplément accueille aussi systématiquement un entretien avec des auteurs. Le nombre des comptes-rendus se situe ainsi entre 20 et 30, pour un supplément qui compte entre 8 et 12 pages.

Pour ce qui est des limites chronologiques, cette étude porte sur le premier quadrimestre de 2016. Quatre mois nous donnent entre 15 et 17 numéros par supplément, pour une cinquantaine de numéros au total. La taille du corpus demeure limitée pour en tirer des généralisations légitimes, mais, grâce aussi à la comparaison avec notre étude précédente[4], nous espérons pouvoir livrer un aperçu du traitement de la traduction dans la presse culturelle « haute » de ces trois pays.

Le contexte éditorial dans les trois pays

Un panorama des chiffres du marché éditorial des trois pays concernés s'impose pour pouvoir mieux contextualiser le traitement de la traduction dans la presse. S'agissant de trois pays avec une tradition littéraire forte et, surtout pour le Royaume-Uni et les États-Unis, un rôle hégémonique du point de vue culturel, on peut facilement s'attendre à des polysystèmes littéraires dominés par la littérature autochtone, où la traduction joue un rôle secondaire et périphérique.

Aux États-Unis, ceci est sans doute le cas, avec un pourcentage de traductions très limité. Selon une étude conduite en 1999 et très souvent citée, les traductions représenteraient le 3 % de la totalité de la production libraire dans le pays[5]. On ne dispose pas de chiffres exacts sur le pourcentage des

[3] À noter que l'édition du 11 mars affiche une « nouvelle formule » pour *Le Monde des livres*, même si les nouveautés ne semblent pas toucher à l'organisation du supplément.

[4] Notre étude de 2013 portait également sur un quadrimestre, à savoir le dernier quadrimestre de 2010.

[5] Ce pourcentage (qui concerne la totalité des publications) est résulté d'une étude conduite en 2009 par le NEA (National Endowment for the Arts), même si plusieurs chercheurs ont contesté la légitimité statistique de cette étude (voir notamment : John O'Brien, «Scamming in Translation», *Contexts* n° 21, http://www.dalkeyarchive.com/book/?GCOI= 15647100793980 &fa=customcontent&extrasfile=A12626D9-B0D0-B086-B6283CD650FC5EF6.html); ou encore Chad Post (http://www.rochester.edu/ College/translation/threepercent/?s= tag&t=state-of-translations, et http://www.rochester.edu/College/translation/threepercent/index.php?s= about, consultés le 15/11/2016) où on suggère que le pourcentage est inférieur au 1 % pour la littérature. Le fameux 3 % est également le pourcentage proposé par Venuti (2,96 %) dans son

BDD-A25263 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:39 UTC)

traductions dans le domaine des « belles lettres », mais si on se tient aux enquêtes menées par Chad Post, chercheur et collaborateur de la revue de traduction (au titre emblématique) *Three Percent*, le pourcentage serait encore plus bas dans le cas de la littérature, où les traductions représenteraient moins de l'1 %. Post tient depuis 2009 un *translation database* des ouvrages de fiction traduits et publiés par an aux États-Unis (4300 ouvrages recensés entre 2009 et 2016). Dans ce catalogue, Post a recensé 580 nouvelles traductions d'ouvrages de fiction en 2016 (en excluant donc toute réédition d'anciennes traductions)[6]. Ces chiffres restent à corroborer, car ils sont le résultat d'une enquête qui ne peut pas se réclamer exhaustive, mais il est intéressant de remarquer l'augmentation nette des traductions par rapport au catalogue de 2010 (340 nouvelles traductions recensées en 2010)[7]. Si toutefois l'on pense que les États-Unis publient quelque 50 000 nouveautés de *fiction* par an, ces chiffres clarifient la position tout à fait secondaire et périphérique de la littérature traduite (mais non pas de la littérature étrangère) à l'intérieur de ce système[8].

Pour le Royaume-Uni, une étude commissionnée par *Literature Across Frontiers* et présentée en 2015 confirme, sur sur la période 1990-2012, le « fameux » 3 %, avec une petite nuance pour la traduction littéraire, qui se placerait peu au-dessus de 4 %[9]. Une autre étude récente commissionnée par le Man Booker Prize, qui a eu un certain écho sur la presse, montre une montée en puissance des ventes de littérature traduite, qui auraient même dépassé en 2016 les ventes de littérature en langue anglaise, sans doute sous la pulsion de quelques bestsellers, dont Elena Ferrante, Haruki Murakami et le filon des polars scandinaves.

The Translator's Invisibility (1995 : 12-13) par rapport à l'année 1990 (repris également en Venuti 1998 : 88).

6 http://www.rochester.edu/College/translation/threepercent/index.php?id=16162 (consulté le 15/11/2016). Le *Translation database* liste également les langues-source les plus fréquentes sur la période 2009-2016 : français (17 %), espagnol (14 %), allemand (11 %).

7 La base de données pour 2010 est disponible à l'adresse : http://www.rochester.edu/College/translation/threepercent/index.php?s=file_download&id=105 (consulté le 15/11/2016). Il convient de préciser que la modalité empirique de collecte des traductions n'exclue pas qu'entre 2010 et 2016 le cercle d'éditeurs contactés par Post se soit élargi, ce qui pourrait redimensionner l'augmentation registrée dans ses catalogues annuels.

8 Il convient en effet de rappeler que « littérature traduite » n'est pas synonyme de « littérature étrangère » et que, dans le cas des États-Unis, la riche production d'autres pays /écrivains anglophones ne nécessite normalement pas de traduction.

9 Alexandra Büchler and Giulia Trentacosti, *Publishing translated literature in the United Kingdom and Ireland 1990-2012 statistical report*, 2015 (http://www.lit-across-frontiers.org/wp-content/uploads/2013/03/Translation-Statistics-Study_Update_May2015.pdf, consulté le 15/11/2015). Une étude bibliométrique de Jasmine Donahaye de 2012 (sur des statistiques de 2008) pour *Literature Across Frontiers* situait la barre de la traduction littéraire au Royaume-Uni et Irlande légèrement au-dessus du 4% (http://www.lit-across-frontiers.org/wp-content/uploads/2013/03/Publishing-Data-and-Statistics-on-Translated-Literature-in-the-United-Kingdom-and-Ireland-A-LAF-research-report-March-2013-final.pdf, consulté le 15/11/2016).

BDD-A25263 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:39 UTC)

En France, les traductions représentent en 2015 le 17,7 % de toutes les parutions, avec 11 847 nouveautés et nouvelles éditions par an[10]. Ces pourcentages se réfèrent à la totalité de parutions dans l'année ; si on limite l'analyse aux « belles lettres » (romans, nouvelles, poésie, théâtre), le pourcentage des traductions monte jusqu'à 40 % pour la France (41,4 % selon un sondage conduit en 2008 par le CEATL, Centre Européen de Traduction Littéraire)[11].

Questions de visibilité

La visibilité de la traduction est la première question que nous nous sommes posée dans l'analyse de ce corpus. Dans les trois suppléments, la visibilité de la traduction est acquise au niveau de la présentation des comptes-rendus, car les noms complets des traducteurs figurent systématiquement dans le paratexte de chaque compte-rendu. Il convient de rappeler que notre corpus se compose de trois suppléments culturels « hauts », qui s'adressent à un public averti et souvent spécialisé. Les informations paratextuelles ne seraient sans doute pas les mêmes si on se penchait sur d'autres publications hebdomadaires généralistes de ces trois pays.

Le *MdL*, seul parmi les trois suppléments de notre corpus, fournit également l'indication de la langue à partir de laquelle le livre a été traduit, ainsi que le pays de provenance de l'ouvrage. On retrouve ainsi dans chaque compte-rendu de ce supplément des formules telles « traduit de l'espagnol (Mexique) », « traduit de l'anglais (États-Unis) », etc. Cette précision –qui est d'ailleurs très récurrente dans le contexte éditorial (et journalistique) français – ne donne pas seulement une indication géographique, mais contribue aussi à sensibiliser le lecteur vis-à-vis de l'existence des variétés linguistiques au sein, entre autres, des mondes anglophone, germanophone, hispanophone, etc.

Aucun des trois suppléments ne mentionne le titre original dans le paratexte, même si, comme nous le verrons dans les chapitres suivants, quelques recenseurs y font allusion dans leur compte-rendu.

L'espace d'une évaluation sur la traduction

La traduction se situe véritablement à la périphérie des comptes-rendus de notre corpus, dans le sillage de trois polysystèmes qui relèguent la traduction à une position plus ou moins secondaire et périphérique (Even-Zohar 1979).

Comme nous avons pu le voir, une bonne visibilité paratextuelle de la traduction est assurée, avec l'indication du nom de traducteur et, pour le *MdL*, de la langue de départ. Cependant, nous ne pouvons pas dire la même chose de

[10] Source : *Livres Hebdo/Electre*, citée dans les *Chiffres Clés 2014-2015*, p. 3 : http://www.culturecommunication.gouv.fr/content/download/137323/1508351/version/1/file/Chiffres-cles_Livre_SLL_2014-2015.pdf (consulté le 15/11/2016).

[11] Source : CEATL http://www.ceatl.eu/docs/surveyfr.pdf (consulté le 15/11/2016).

BDD-A25263 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:39 UTC)

la visibilité de la traduction dans le compte-rendu lui-même. Dans la majorité des comptes-rendus de littérature traduite, aucune allusion n'est faite à la traduction et ce nonobstant le fait que dans les comptes-rendus – et surtout dans les comptes-rendus plus longs – on retrouve à la fois des citations du texte analysé et des appréciations stylistiques qui portent véritablement sur le texte traduit.

Le positionnement périphérique et marginal de la traduction est confirmé par l'emplacement des remarques sur la traduction au sein du compte-rendu. Notre étude montre comment le plus souvent les mentions à la traduction arrivent en fin de compte-rendu, juste avant le mot de la fin. Ce positionnement « tardif » de la traduction semble un indice de l'importance accordée à cet aspect par les recenseurs, dont l'intérêt primaire réside naturellement dans la nouveauté thématique de l'ouvrage et/ou dans la figure de l'auteur.

Un autre indice de la marginalité de la traduction dans ces comptes-rendus est représenté par l'espace limité alloué à ces remarques. En effet, les évaluations de la traduction dans ces comptes-rendus sont extrêmement sommaires. Le plus souvent il s'agit d'un seul verbe ou adjectif ou adverbe, fréquemment dans des phrases incidentes. Sur ce point, les choses n'ont pas beaucoup évolué par rapport aux considérations de Carol Maier, Isabelle Vanderschelden et Peter Fawcett en 2000, ni, comme on pouvait l'imaginer, par rapport à notre étude de 2013. Et ces mentions sont dans la presque totalité des cas des mentions très élogieuses. Voici quelques exemples :

> *NYTBR*: « aptly translated », « masterly translation », « marvelously, idiomatically translated », « skillful translation » jusqu'à: « incandescent translation »[12]
>
> *TLS* : « excellent translation », « fluidly translated », « expertly translated », « fine translation », « beautifully translated », « sensitive translation », « ably translated », « masterly translation »,
>
> *MdL* : « traducteurs remarquables », « superbement traduit », « la traduction est une incroyable prouesse », « magnifiquement retraduit »

On retrouve dans cette liste une pléthore d'adjectifs superlatifs et emphatiques (merveilleux, excellent, superbe, remarquable, magnifique, etc.). On retrouve également – surtout dans les critiques anglophones – des adjectifs qui nous rappellent le concept de *fluidity* postulé par Venuti (*fluidly* translated, *idiomatically* translated). L'hypothèse selon laquelle un texte fluide et idiomatique

[12] Dans le *NYTBR* nous avons même droit à un cas où l'adjectif réservé à la traduction ne concerne pas la qualité de la traduction, mais le nom de la traductrice : « translated by the fantastically named Sarah Death ».

BDD-A25263 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:39 UTC)

dans la langue d'arrivée tend à être accepté sans résistance de la part de la communauté des lecteurs semble valable aussi pour les critiques de la presse *highbrow*. D'autres remarques plus articulées vont dans ce même sens, et ce toujours dans les suppléments anglophones.

> • The high standard of the translations is evident from their *smooth texture* in English.
> • Nothing *jars* in Laurie Thompson's translation.
> • Knowing when to pick one's battles is the mark of a great translator, and Gambrell is one. Her translation is as elegant, playful and layered as the original – and *never appears labored*.
> • In addition to the open ending, his story benefits from Frank Wynne's translation, which makes it seem *native* to English. [nos italiques]

Ces quelques exemples renforcent cette idée de manière très nette et corroborent pleinement l'hypothèse de Venuti (1995), que Fawcett avait reprise parmi les caractéristiques récurrentes des critiques dans la presse, à savoir que les traductions transparentes sont largement favorisées (2000 : 296 *sq*). Les mots soulignés dans les citations ci-dessus renforcent l'idée d'une traduction qui se plie au goût de la langue d'arrivée : un texte à la surface « lisse » (*smooth*), l'apparence naturelle (*never appears labored*), où rien ne crée une dissonance (*nothing jars*), bref, un texte qui ne semble pas une traduction, mais une œuvre originale en anglais (*native to English*). Vladimir Nabokov déplorait cette tendance déjà en 1955*:* « I constantly find in reviews of verse translations the following kind of thing that sends me into spasms of helpless fury: "Mr. (or Miss) So-and-so's translation reads smoothly"» (Nabokov 2000: 71).

Le pôle de l'*acceptability* (selon la terminologie de Toury) l'emporte largement, même si notre corpus nous offre au moins deux cas où on questionne la recherche de l'idiomaticité à tout prix et on finit par réclamer certaines dissonances face à l'aplatissement stylistique du texte traduit.

> • En *ne dédaignant pas certaines tournures désuètes*, la traduction restitue parfaitement cette mélancolie fébrile (*MdL*)
> • It is a shame, then, that Stephen Twilley's translation *falls flat at times*, failing to convey the emotional urgency of Missiroli's story. *The author's syntax and punctuation are unusual.* He uses long sentences that sometimes combine reported speech and rumination with action and description, and he counterpoints these with brief descriptive ones. These *shorter sentences are stiffly rendered in English, and Twilley chooses not to retain the unusual character of many of the longer lines*. His translation feels like a compromise (*TLS*) [nos italiques]

On remarquera dans le premier exemple l'appréciation pour ces tournures désuètes et inusuelles, qui marquent certes une légère dissonance,

BDD-A25263 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:39 UTC)

mais arrivent ainsi à transmettre le sens de mélancolie du texte. Dans le deuxième exemple on déplore le processus de normalisation mis en place par le traducteur : il s'agit d'une des stratégies les plus récurrentes en traduction, que Toury (1995) relie au concept de *growing standardization* et que Pym qualifierait de *risk-avoidance* (2008).

Avec cette dernière critique, nous voyons se profiler des réflexions un peu plus articulées sur la traduction, qui vont au-delà du simple adjectif pour ébaucher une analyse stylistique de la traduction.

> • She inhabits the prose's terrible serenity and glacial horror – the translator's hand never overwhelms or underperforms. Both lithe and sharp, syntax and diction never become mechanical and obtuse the way bad translations often render something 'foreign'. (*NYTBR*)
>
> • Sam Taylor's translation is elegant in design, intellectually rigorous, infuriatingly ruminative and precise to the point of mannerism. In other words, very, very French. (*NYTBR*)

On remarquera dans la première citation l'éloge du sens de la mesure du traducteur, qui parvient à retrouver le juste milieu entre sur-traduction et sous-traduction. En particulier, cette traduction parvient à ne pas rendre le discours mécanique comme le font, aux dires du critique, les mauvaises traductions, qui rendent les choses « étrangères ». Dans la deuxième citation, on voit bien comment le jugement n'échappe pas à la condensation, mais on y retrouve une série d'adjectifs et adverbes qui essaient de cerner en une ligne plusieurs facettes de l'appréciation de la traduction, sans pour autant échapper au cliché final. Dans les deux cas, aucune autre indication n'est fournie qui puisse étoffer ou articuler ce jugement.

C'est dans les *TLS* qu'on retrouve les analyses les plus approfondies de notre corpus et ce n'est sans doute pas un hasard que ces analyses concernent des retraductions. Comme nous l'avons déjà pu observer dans notre étude de 2013, les retraductions portent avec elles une surcharge de visibilité qu'on retrouve aussi dans les analyses critiques (2013 : 116). Voici un exemple inspiré d'une nouvelle traduction anglaise de la poésie de Rilke :

> [Speirs'] are some of the most supple, patient, responsive and exact versions of Rilke around […]. Leishman's versions, as Ruth Speirs herself pointed out repeatedly in reviews in the TLS, become extraordinarily convoluted and affected, often to the point of unreadability […]. At least for readers in Britain, Rilke was largely Leishman's Rilke until Stephen Mitchell's American translations were published in the UK by Picador in 1987. […] It's not much of an exaggeration to think of Speirs's Rilke as an "anti-Leishman" (she punningly referred to him as Leichnam, the German word for corpse). Her translations have a sense of quietness, the language seems sure-footed, unforced, tending to tone down rather than work up, finely attentive to the

BDD-A25263 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:39 UTC)

> German but not in awe of it or ever tempted to abandon its own measured resources. And her versions are not "prose" and don't pass up opportunities to hint at the rhyme or to compensate for its absence by other means. She follows and has faith in the sense, Rilke's and her own. […] Speirs is not infallible. A particularly unfortunate and uncharacteristic slip is the opening of 'Blue Hydrangea', which wrong-foots the poem by mistranslating "So wie das letzen Grün in Farbentiegeln" as "Like green leaf over in a pot of paint" where it is a paintbox that is meant. […] It's interesting to speculate how different Rilke might appear to English readers today if Speirs's versions had been available during the 1950s, 60s and 70s, when Leishman held sway.

Il convient de préciser qu'il s'agit d'un volume qui récupère et réunit les nouvelles traductions de Rilke faites par Ruth Speirs (1916-2000) et qui affiche déjà dans son titre (*The Rilke of Ruth Speirs*) une visibilité extrême de la traduction et de la traductrice. La majorité du compte-rendu, écrit par un professeur d'allemand d'Oxford, porte sur la nouveauté de cette nouvelle traduction, qui transmet un nouveau Rilke aux lecteurs anglophones, interrompant la domination de la traduction canonique de Leishman. On remarquera que l'appréciation n'empêche pas une note critique ponctuelle, comme à vouloir mitiger une évaluation presque trop positive (pour une ancienne collaboratrice du *TLS*, d'ailleurs).

> Proffer's worthy-and readable translation was produced rapidly and contained some serious misinterpretations and mistakes. To say that Sokolov's new translator has merely corrected these, however, would be a vast understatement. Boguslawski's assiduous devotion to the text has meant that not only are Sokolov's many rhythmic and rhymed passages beautifully restored, but also many of the subtler intertextual allusions missed by Proffer are revealed to the English reader for the first time. […] This handsome new edition is marred only by the occasional heavy-handed editorial note and a few minor Russianisms that have crept into the text – «comrades» instead of «classmates» (tovarishchi), «how many years we've been sitting in the special school» instead of «how many years we've spent» (prosideli). Such minor points, however, cannot detract from the overall power of the translation. One can only hope to see more of Sokolov in Boguslawski's stylish translation.

Ce deuxième exemple corrobore l'hypothèse d'une surcharge de visibilité de l'acte de traduction dans la retraduction. Encore une fois, c'est une retraduction correctrice qu'on nous présente, une retraduction qui comblerait les failles de la traduction précédente (ici une première traduction trop « rapide », dans le cas précèdent la traduction canonique). Dans ce compte-rendu – signé par un traducteur du russe, Bryan Karetnyk – nous retrouvons la même structure du précédent, avec un compte-rendu élogieux mitigé par

BDD-A25263 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:39 UTC)

quelques remarques critiques mineures, accompagnées par 1 ou 2 exemples ponctuels.

Les critiques négatives

Avec les deux derniers exemples, nous avons entrevu les premières traces de critique négative, quoique dans le cadre d'une évaluation globale positive. Les critiques ouvertement négatives sont assez rares dans 2 des 3 suppléments, avec un seul cas sur 4 mois pour *NYTBR* et *MdL*, ce qui est assez significatif.

> *NYTBR*: Valdés's translator, David Frye, is overfond of the word 'litany,' which appears with pathological frequency.
>
> *MdL* : Il est dommage que l'éditeur français ait cru bon de donner à ce beau livre un titre (*Les Examens de conscience*) qui ne convient pas à son contenu. Il aurait mieux valu s'en tenir à la traduction exacte de l'intitulé d'origine : « La vie examinée. Comment se perdre et se retrouver ».

La seule critique que nous avons pu relever sur ces 4 mois sur le *NYTBR* est une remarque mineure sur une supposée idiosyncrasie du traducteur pour le terme « litany », jugée « pathologique » par le recenseur, qui laisse tomber cette remarque aigre dans la partie finale du compte-rendu, à côté d'autres remarques du même type portant sur le texte-source[13]. Pour le MdL, la seule remarque critique sur la traduction est liée à un choix de titre, qui est (sans doute à juste titre) imputé à la maison d'édition. Il est intéressant de remarquer que cette pénurie de critiques négatives sur ces suppléments avait émergé déjà dans notre étude de 2013 : sur le quadrimestre examiné à cette occasion, *NYTBR* et *MdL* affichaient une seule critique négative, et ce qui plus est, celle du *MdL* portait encore une fois sur un choix de titre. Il apparaît évident que s'attaquer à un choix de titre est un stratagème pour faire une allusion à la traduction sans avoir à se livrer à une lecture du texte source, voire sans même maîtriser la langue source en question.

Encore une fois, c'est le *TLS* qui va le plus loin dans la critique des traductions, mettant en avant côtés positifs et négatifs d'une traduction dans son analyse. Voici quelques remarques retrouvées dans notre corpus :

- « occasionally *jarring* translation. »
- It seems *regrettable* for this reason that the third section of *Das bittere Brot* was translated from English by a third party. The result is an undistinguished

[13] Une autre critique négative se retrouve dans un entretien avec le romancier mexicain Alvaro Enrigue, qui affirme : « Pedro Páramo is the perfect modern novel – still looking for a translation into English that does it justice ». D'ailleurs, au cours de ce même entretien, le romancier fait l'éloge de sa traductrice anglaise : « Natasha Wimmer is so good that it feels like my book » (*NYTBR*, 27/3/2016).

BDD-A25263 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:39 UTC)

academic style, replete with modish *Fremdwörter*, which *jars* after the first two immensely insightful sections.

- « Unfortunately, the *choppy* translation *does the author no favours* : I can hardly imagine the enraged Felipe shouting 'ideological tommyrot' at his son, no more than I can imagine him wielding 'his paternal hoe'.»
- « Thomas Bunstead's translation occasionally *falters*, as when British vernacular words such as 'trainers', 'billiards' and 'knickers' are used in American contexts, but for the most part he deftly transmits the author's vivid imagery and meticulous descriptions of process. »
- There are a few *jarring anachronisms* in the translation. « I'm not kidding» sounds too colloquial for 1900 French, as does a frog jumping «like crazy», a French schoolchild in third grade, or a judge «screwing» a convict «to the max». And the Chancelier de l'Hôpital was an important figure in sixteenth-century French history, and not, as implied here, some sort of health administrator. But on the whole the text captures the flavour of Nadar engagingly enough, and should introduce him as he deserves to a range of new readers. [nos italiques, sauf pour les titres et les mots étrangers]

Le terme *jarring*[14] (discordant, troublant) qui est employé dans les deux premières et dans la dernière critique (et qu'on avait déjà repéré plus haut dans le *TLS*) est, avec ces 4 occurrences, un des adjectifs qu'on retrouve le plus souvent en rapport avec la traduction. Cela nous rapproche d'une certaine idée d'harmonie textuelle que la traduction viendrait casser avec une note dissonante. La troisième critique rejoigne cette même idée avec une critique assez sévère (et sans appel) de la traduction, qui est qualifiée de *choppy* (contraire de *smooth* dans ce contexte), un terme qui suggère les aspérités d'une surface qui n'a pas été polie comme on l'aurait souhaité. Dans les deux dernières critiques négatives, on remarque une certaine similarité, à la fois dans les reproches (d'incongruités, spatiales ou temporelles) et dans la formulation utilisée, qui vise à contextualiser la critique dans le cadre d'une appréciation des qualités d'ensemble de la traduction.

Dans toutes ces critiques, l'espace d'argumentation de l'évaluation portée est très limité : un exemple ou deux au plus servent à justifier des commentaires parfois très négatifs. Fawcett évoquait cette « extreme paucity of evidence to back up criticism » (2000 : 296) comme un trait saillant des comptes-rendus dans la presse, qui les distinguait nettement d'une critique « scientifique » de la traduction. Notre corpus ne fait pas exception à cette tendance, sans soute motivée en partie par les contraintes spatiales ; on retrouve un seul cas où la critique de la traduction devient centrale dans le

[14]**to jar:** a : to make a harsh or discordant sound
b : to have a harshly disagreeable or disconcerting effect
c: to be out of harmony (Source *Merriam-Webster online edition*, https://www.merriam-webster.com/dictionary/jar, consulté le 15/11/2016).

BDD-A25263 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:39 UTC)

compte-rendu. Il s'agit du compte-rendu (de 3000 mots et sur 2 pages) qui ouvre le numéro du *TLS* du 8 janvier 2016, où Karen Thompson analyse une nouvelle traduction anglaise du *Rigveda*. Autrice elle-même d'une édition en ligne de la poésie védique, Thompson se livre à une analyse très détaillée (et très sévère) de cette nouvelle traduction, présentée comme la première traduction depuis un siècle faite par deux « distinguished Americain indologists » et décrite ensuite comme : « incoherent mix of mumbo-jumbo and misplaced obscenity, most of it apparently meaningless. It reads like a burlesque version ». La critique s'annonce dès le début sans appel et se poursuit sur ce même tonjusqu'à la déclaration finale :

> This latest attempt by Stephanie Jamison and Joel Brereton at interpreting the earliest Indo-European poems by means of Vedic tradition must surely bring the process to an end : it clearly doesn't work.

Entre ces deux extrêmes, Thomson se livre à une analyse approfondie des raisons de sa critique, qui porte essentiellement sur des questions philologiques (texte source et amendements successifs), ainsi que sur une certaine désinvolture et incohérence (voire supposée incompétence) des deux universitaires dans leur approche à la traduction. Le ton véhément de cette critique et une animosité qui paraît parfois rancunière – et visée à restaurer la primauté du travail du recenseur, passé véritablement sous-silence dans la nouvelle édition – déclenchent une vraie querelle autour de la retraduction d'un classique, avec la réaction d'un universitaire, Christopher Minkowski, dans la rubrique « Letters to the Editor » (19/2) et une réponse de Thomson (26/2).

Autres remarques sur la traduction

Le dernier aspect que nous avons pris en compte dans l'analyse de notre corpus est la présence d'autres remarques sur la traduction, entretiens avec traducteurs, prix de traductions.

Sur la période concernée, nous n'avons rien repéré sur le *NYTBR*.

Le *TLS* consacre une page dans son édition du 19/2 au *Translation Prize*, le prix annuel de traduction que le supplément organise en collaboration avec la *Society of Authors*.L'article d'Adrian Tahourdin qui accompagne l'annonce des gagnants des prix annuels de traduction (6 catégories pour 6 langues source : arabe, français, néerlandais, allemand, espagnol, suédois) commence avec la phrase « Translation matters », comme à vouloir souligner, sur les sillages du volume sur la traduction publié par Edith Grossmann en 2010 (*Why Translation Matters*), que la traduction joue un rôle important dans notre culture. Cette initiative a le mérite d'attirer l'attention du public (et non seulement) sur l'aspect de la traduction, tant et si bien que le journaliste dans un post de blog publié sur le site du *TLS* commente la soirée de remise des

BDD-A25263 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:39 UTC)

prix avec une sorte d'autocritique pour la tendance des recenseurs à faire allusion à la traduction seulement pour la critiquer, parfois de manière injuste :

> I came away with a renewed sense of the sheer hard work that goes into the art, or craft, of translating. […] And all too often, reviewers only draw attention to a translation in order to criticize it, sometimes unfairly.[15]

Le *MdL* publie un bref entretien avec la traductrice et traductologue canadienne Sherry Simon autour de la retraduction de l'œuvre de Mordecai Richler. Cette retraduction est menée par une maison d'édition canadienne et saluée comme fondamentale pour la juste appréciation de l'auteur après une première traduction française (faite en France) trop naturalisante aux dires de la chercheuse, qui précise : « Comme dans beaucoup de traductions d'œuvres nord-américaines faites en France, il y avait peu de respect pour les références culturelles » (*MdL*, 26 février 2016).

Conclusions

On peut se demander au bout de ces quelques considérations quels sont les critères d'appréciation d'une traduction dans la presse culturelle. D'après ce que nous avons pu observer, la *fluency* est presque unanimement appréciée (à deux exceptions près), ce qui rejoigne les propos de Venuti sur les approches ethnocentriquesà la traduction étant généralementsanctionnéesde manière positive par les professionnels de l'édition et le public des lecteurs.

Un supplément, le *Times Literary Supplement*, se démarque clairement des autres par rapport au traitement de la traduction[16]. Une analyse des contributeurs de la revue révèle d'ailleurs un certain nombre de traducteurs et/ou universitaires parmi les recenseurs de la revue, ce qui pourrait en partie expliquer cette attention. La taille, plus importante, des comptes-rendus joue également un rôle : si on considère que le compte-rendu se doit souvent de présenter l'auteur et/ou la nouveauté thématique de l'ouvrage, plus d'espace implique plus de chances de pouvoir se pencher sur la traduction.

L'impression est que trop souvent les recenseurs n'aient pas les moyens linguistiques pour juger d'une traduction. Leur manière de s'attaquer au titre paraît d'ailleurs un stratagème pour pouvoir faire une allusion à la traduction, sans avoir à se donner à une analyse contrastive des textes source et cible. Dans notre corpus, seulement deux recenseurs du *NYTBR* ont l'honnêteté d'admettre de ne pas avoir les connaissances linguistiques pour juger de la traduction, mais on peut légitimement se poser la question pour tous (ou

[15] *The Translation Oscars*, http://www.the-tls.co.uk/the-translation-oscars/, consulté le 15/11/2016.

[16] Peter Bush remarquait également en 2006 une certaine attention de la part du *TLS* à la traduction : « Reviews in the TLS rarely miss out the translator's name and usually comment, if briefly, on the quality of the translation » (Bush 2006 : 34).

BDD-A25263 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:39 UTC)

presque) les autres qui passent la question de la traduction sous silence. Il serait ainsi souhaitable que les suppléments culturels soient sensibilisés à confier les comptes-rendus de littérature traduite à des recenseurs qui maîtrisent la langue source.

Comme nous l'avions pu observer dans notre étude de 2013, la terminologie demeure toujours attachée à certains clichés (fidélité, justice, perte) et se trouve ainsi en décalage par rapport à la réflexion théorique. On remarque également une tendance assez accentuée à l'hyperbole dans l'appréciation, qu'on pourrait attribuer aux circonstances du sous-genre du compte-rendu littéraire, de par l'espace limité qu'il se voit allouer.

Si plusieurs indices nous confirment le rôle périphérique de la traduction dans ces 3 suppléments et pays, nous remarquons cependant qu'à plusieurs reprises les recenseurs saluent et encouragent la mission de découverte et diffusion assurée par les traducteurs. Ils explicitent parfois le rôle des traducteurs dans les démarches qui ont mené à la publication d'un ouvrage en traduction et, ce qui est de plus, expriment le souhait d'avoir d'autres traductions des textes restés inédits dans la langue cible, ou en tout cas le regret de ne pas en avoir.

Tout compte fait, plusieurs facteurs nous permettent d'affirmer qu'une prise de conscience des enjeux de la traduction commence à trouver sa place dans ces suppléments – parmi lesquels la citation systématique des noms des traducteurs, une ébauche d'appréciation de la traduction, la création d'un prix de traduction littéraire dans un pays où la traduction représente moins du 5 % de la production. Si une pleine reconnaissance de la traduction reste encore à atteindre et une vraie critique de la traduction est loin à venir dans les pages de ces suppléments, des pas se font vers une meilleure attention à l'aspect de la traduction et ce sont souvent les traducteurs eux-mêmes à propulser ce changement. On peut espérer que plus de traducteurs-recenseurs collaborent aux différents suppléments littéraires et puissent ainsi sensibiliser à la fois les éditeurs et les lecteurs à une question qui n'est sans doute pas périphérique lorsqu'on analyse et présente aux lecteurs une œuvre traduite.

Bibliographie :

Bush, P. 2006. « Reviewing Translations : Barcelona, London and Paris ». *EnterText*, n° 4.3, pp. 29-44.

Even-Zohar, I. 1979. « Polysystem Theory ».*Poetics Today*, vol. 1, n° 1-2, pp. 287-310.

Fawcett, P. 2000. « Translation in the broadsheets ». *The Translator*, n° 6.2, Special Issue. Evaluation and Translation, pp. 295-307.

Maier, C. 1990. « Reviewing Latin American literature ». *Translation Review*, n° 34.5, pp. 18-24.

Maier, C. (ed.) 2000. *The Translator*, *Special Issue. Evaluation and Translation*, n° 6.2.

BDD-A25263 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:39 UTC)

Monti, E. 2013. « Échos de la traduction dans la presse culturelle : États-Unis, France et Italie », *Synergies Pologne*, n° 10, pp. 109-121.

Nabokov, V. 2000. « Problems of translation : "Onegin" in English » [1955]. In : *The Translation Studies Reader*. L. Venuti (ed.). London; New York : Routledge, pp. 71-83.

Pym, A. 2008). « On Toury's laws of how to translate », in A. Pym, M. Shlesinger, D. Simeoni (eds), *Beyond Descriptive Translation Studies: Investigations in Homage to Gideon Toury,* pp. 311-328.

Schulte, R. s.d. « Translation criticism ». http://translation.utdallas.edu/essays /criticism_essay1.html (consulté le 1/11/2016).

Toury, G. 1995. *Descriptive Translation Studies and beyond*, Amsterdam ; John Benjamins.

Vanderschelden, I. 2000. «Quality assessment and literary translation in France ». *The Translator*, n° 6.2, Special Issue. Evaluation and Translation, pp. 271-293.

Venuti, L. 1995. *The Translator's Invisibility : A History of Translation*. London ; New York, Routledge.

Venuti, L. 1998. *The Scandals of Translation : Towards an Ethics of Difference*. London ; New York, Routledge.

BDD-A25263 © 2016 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.31 (2026-11-26 23:06:39 UTC)